

Présentation sur Edouard André, Tsvety, Moscou, 4 septembre 2009

Florence André Olivier,
historienne des jardins,
présidente de l'association Edouard André

Il y a exactement 140 ans, le paysagiste-botaniste français Edouard André fut invité en Russie à la première Exposition horticole internationale de Saint-Pétersbourg, en tant que membre de jury par le général Greig, président de la Société d'horticulture de Russie. L'idée première de ces « floralies », telles que les appelait Edouard Morren, le célèbre botaniste liégeois, revient au directeur d'alors du jardin botanique de Saint-Pétersbourg, le Pr Regel. Si Edouard André a publié ses premières impressions dans plusieurs revues d'horticulture belges et françaises, il décida de publier l'ensemble de ses observations sur son voyage dans un ouvrage *Un mois en Russie*, publié chez Victor Masson et Fils à Paris en 1870, dans lequel il retrace également le périple qu'il fit à travers ce grand pays, du Nord au Sud, car il souhaitait s'en imprégner par lui-même et avait été appelé par le comte Orloff Davidoff à effectuer des transformations dans son parc d'Otrada, près de Serpukhoff, au sud de Moscou. La lecture de cet ouvrage nous a permis de mieux cerner, avec notre regard d'aujourd'hui, le sens qu'il souhaitait apporter à ce voyage et les préoccupations qui étaient les siennes en matière d'horticulture. Ainsi, lorsque le comité d'organisation du Salon Tsvety 2009 a souhaité notre présence, il nous est apparu enthousiasmant d'y participer. En effet, depuis que nous l'avons fondée il y a plus de 15 années, avec le soutien de la formation sur les jardins historiques à l'école d'architecture de Versailles et de l'école nationale supérieure du paysage de Versailles, l'Association Edouard André se consacre à faire remonter à la surface toutes sortes d'informations concernant cette œuvre multiforme, à en éclairer des pans qui étaient tombés dans l'oubli ou qui étaient mal connus. Dans ce but, un colloque international s'est tenu à Tours en Indre-et-Loire, auquel a fait suite un ouvrage collectif : *Edouard André (1840-1911), un paysagiste-botaniste sur les chemins du monde*, dont nous avons assuré l'organisation et la coordination avec l'historienne des jardins, Stéphanie de Courtois. Nous avons ainsi pu établir que l'agence André père et fils a œuvré pendant plus de 60 ans dans de nombreux pays à partir de son bureau parisien et d'inlassables voyages sur les lieux ; près de 500 parcs ont été recensés, commandes privées et publiques confondues, de nombreux parcs privés étant devenus publics de nos jours.

Edouard André, né à Bourges en 1840 dans la famille d'horticulteurs-pépiniéristes Vilnat-André, avait appris le métier sur le terrain avant d'aller suivre divers apprentissages, d'abord chez les Leroy, arboriculteurs renommés d'Angers (situé entre Paris et Nantes), puis en tant qu'élève-jardinier au Muséum National d'Histoire Naturelle à Paris sous les ordres du professeur de botanique Decaisne. Il fut engagé à la Ville de Paris en 1860, en tant que jardinier principal, et apprit le métier de paysagiste aux côtés de la célèbre équipe mise en place par l'empereur Napoléon III en vue d'assainir la capitale et la vie de ses habitants : le baron Haussmann, l'ingénieur en chef des travaux de la Ville de Paris, Jean-Charles Adolphe Alphand et le paysagiste Jean-Pierre Barillet dit Barillet-Deschamps, appelés à créer l'intense réseau de parcs publics que l'on connaît à Paris. Edouard André s'est illustré lors du chantier du parc des Buttes-Chaumont, dont il dirigea le chantier des plantations. Parc inauguré lors de l'Exposition Universelle de Paris de 1867. Au même moment, ce jeune français de 27 ans obtint le premier prix à l'unanimité pour la création du parc public de Sefton (150 hectares) à Liverpool, ainsi que la réalisation du chantier en collaboration avec son partenaire, l'architecte anglais Lewis Hornblower. Cette longue expérience anglaise (1867-1872) lui permit de se constituer une clientèle propre et de quitter les Services de la Ville de Paris afin

de se mettre à son compte, au service d'une clientèle internationale. Il en garda cependant le goût pour le végétal et l'aspect didactique de la connaissance horticole, soucieux d'améliorer les conditions de vie de ses contemporains, ce qui est particulièrement frappant dans ses écrits de voyage en Russie : il est à l'affût de tout ce qui pourrait être utile à ses contemporains, en France mais aussi en Russie, et il est désireux d'accroître la palette végétale des jardins, par le biais de l'acclimatation ou de la naturalisation. Thèmes favoris qu'il développa dans le *Traité général de composition des parcs et jardins*, ouvrage majeur qu'il publia en 1879, chez Masson également mais qu'on voit nommé comme très attendu dès 1870. Cela prouve qu'il avait en tête dès son voyage en Russie de théoriser sur les jardins. En effet, à la fin de *Un mois en Russie*, on voit annoncé « à paraître à la fin de 1870 *Traité des parcs et jardins* par M. André, ancien jardinier principal de la Ville de Paris, un magnifique volume grand in-8, avec 20 planches en couleur et environ 500 figures dans le texte ». Il lui faudra encore neuf années pour aboutir dans ce projet, somme de près de vingt années de pratique paysagère et dernier traité général. Cet ouvrage arrive juste après *Les Promenades de Paris*, de Jean-Charles Adolphe Alphand, Rothschild, 1867, inspecteur général au corps national des Ponts et Chaussées, Directeur des Travaux de la Ville de Paris, son maître, envers lequel il exprimera sa reconnaissance en lui dédiant son *Traité* ; il arrive peu après *L'art des Jardins*, d'Adolphe Auguste, baron Ernouf, 1865, ou encore après l'ouvrage d'Arthur Mangin *Histoire des jardins anciens et modernes*, paru en 1867, réimprimé en 1874 sous le titre simplifié de *Histoire des jardins*, puis en 1886. Ces différents ouvrages démontrent une démarche théorique qui s'inscrit dans l'histoire, tout en étant un témoignage des avancées du temps en matière de paysage. Edouard André, quant à lui, mit à profit son expérience professionnelle pour établir les fondements de la pratique paysagère telle qu'elle apparaît dans le dernier tiers du XIXe siècle. Il développe tous les aspects de la profession « moderne », dans ses détails professionnels les plus pratiques, principes de composition, les sols, les principes de plantation, les choix de végétaux selon l'orientation, le sol, le climat ; il entrevoit avec justesse les préoccupations des paysagistes « de l'avenir » : Edouard André prônait l'utilisation d'un style mixte, qu'il trouvait correspondre aux besoins et aspirations du public de son époque, « judicieux mélange » des styles géométrique et paysager : « C'est de l'union intime de l'art et de la nature, de l'architecture et du paysage, que naîtront les meilleures compositions de jardins que le temps nous apportera maintenant en épurant le goût public [...]. Les abords des palais, des châteaux, des monuments situés dans de vastes parcs, traités selon les lois de l'architecture et de la géométrie et passant graduellement aux parties éloignées où la nature spontanée reprend ses droits, voilà ce qui peut tenter les efforts des paysagistes de l'avenir ».

La réédition du *Traité* d'Edouard André par les Editions Jeanne Laffitte, Marseille, 1983, est désormais épuisée (de nombreux paysagistes actuels consultent régulièrement le *Traité* d'Edouard André). Même si le site *Gallica* de la Bibliothèque Nationale de France a mis en ligne cet ouvrage tout récemment, l'association Edouard André souhaite faire réaliser une édition critique du *Traité* à l'occasion du centenaire de la mort de ce paysagiste qui sera célébré fin 2011.

Est-ce le voyage d'exploration botanique qu'il effectua en Amérique du Sud en 1875-76, après avoir perdu sa jeune épouse, fille du violoncelliste virtuose Auguste Franchomme, en 1873, qui détourna son attention vers d'autres lieux et le fit remettre à plus tard la publication de sa somme théorique? Il est certain que ce grand projet de voyage fut encouragé par deux mentors : Edouard Morren, le botaniste spécialisé dans les Broméliacées, directeur du jardin botanique de Liège, et Jean Linden, le voyageur- découvreur de plantes, l'homme des multiplications rigoureuses et magnifiques de tant de végétaux tropicaux dans sa pépinière renommée de Bruxelles puis de Gand. Edouard André, partit avec quelques compagnons, aventureux et courageux, sur les traces de Humboldt et Bonpland, ses prédécesseurs, qui

avaient nourri son imagination pendant ses jeunes années. Il voyagea dans les pays de la Cordillère des Andes, Colombie, Equateur et Pérou et rapporta parmi tant d'autres découvertes qu'il confia à d'autres chercheurs, *l'Anthurium andreanum*, trouvé en Colombie, qui fit son succès et celui de la maison Linden. Il publia son récit de voyage par épisodes dans la revue *Le Tour du Monde*, revue à laquelle participaient les meilleurs graveurs du temps. Le fils d'Edouard André, René-Edouard André (1867-1942), formé de la façon la plus complète et spécialisée, rejoignit l'agence en 1890 et obtint rapidement la confiance de son père, qui l'envoya sur ses chantiers puis l'associa peu à peu à ses affaires, lui laissant les rênes de certains chantiers dès qu'il le sentit capable, comme en Egypte pour l'aménagement de la ville d'Alexandrie ou à Cuba. Il l'emmena avec lui en 1890 explorer la forêt amazonienne avoisinante, alors qu'on lui demandait de concevoir l'aménagement urbain de la ville de Montevideo en Uruguay, afin de mieux en connaître les plantes indigènes.

Ainsi, peu à peu, le volume des commandes de l'agence André explosa, entraînant un nombre de chantiers qui ne laissait aucun répit : on voit Edouard André se plaindre de sa vie errante auprès de son ami Charles Sprague Sargent, le botaniste-fondateur de l'Arnold Arboretum d'Harvard, qui effectuait des missions d'exploration en Chine et avait demandé à Edouard André de l'accompagner à plusieurs reprises, en vain. En France, de nombreux aménagements publics : le parc du Champ de Mars à Montpellier, le parc de l'Hôtel de Ville de Cognac, le parc du Jardin des plantes de la Ville d'Angers, hommage rendu par Edouard André à la ville où il a tant appris dans ses jeunes années d'apprentissage. Pour René André, de nombreux parcs de station thermales ou d'altitude, comme sur le plateau d'Assy dans les Alpes, créations sobres et grandioses, à la mesure du paysage environnant mais aussi et surtout, le parc de la Garenne Saint-Nicolas à Angers, œuvre extensive et ultime (1936) où le dessin tient compte de la topographie particulière – suite d'étangs et d'encrochements spectaculaires – et de la destination des lieux, au service du plus grand nombre dans les faubourgs de la ville. Ce parc très apprécié aujourd'hui fait preuve d'une grande modernité.

De nombreuses réalisations privées se retrouvent en France, comme au château du Lude dans la Sarthe, où les André intervinrent pendant plus de vingt années, au château de Verrières et au château des Barres dans le Loiret à une centaine de kilomètres au Sud de Paris, pour la famille Vilmorin, mais aussi dans toute l'Europe comme au Grand-Duché de Luxembourg où leurs interventions sur « La Couronne Verte » et la vallée de la Pétrusse à Luxembourg s'échelonnèrent aussi sur une vingtaine d'années et entraînèrent une importante commande privée. Des interventions suivirent en Hongrie, en Serbie, en Tchéquie, en Bulgarie à Varna. Un grand nombre de réalisations a été commandité par un réseau de connaissances, tels les 4 parcs situés en Lituanie aujourd'hui, où divers membres de la famille Tyskiewicz, faisaient suite à deux commandes effectuées dans la même famille, à Samotzel et à Potulicé, situés à côté de Poznan en Pologne. Tous ces parcs sont passés dans le domaine public aujourd'hui, avec les problèmes d'adaptation y afférant. Il est très frappant de constater que le parc de Palanga, situé aujourd'hui en Lituanie sur la mer Baltique, non loin de la frontière lettone, a été si bien entretenu et compris, notamment par le conservateur qui l'avait en charge dans les années 1960, M. Urbanavicius, qu'il a su le conduire vers son nouveau destin de parc public avec une approche subtile ; il eut l'idée lumineuse d'y installer le musée mondial de l'ambre, ce qu'il est encore à ce jour. Aux Pays-Bas, quatre parcs furent aménagés dans la province d'Overijssel, tel le parc de Weldam, celui de Twickel ou encore Amerongen, pour divers membres de la famille Bentinck par Edouard André, avec son collaborateur Hugo Poortman et sont restés entre des mains privées aujourd'hui. Pour combien de temps ?

Les créations de jardins d'Edouard André dans de nombreux pays ou régions forment aujourd'hui un répertoire de la flore indigène locale, qu'il a su enrichir de végétaux introduits, adaptés au sol et au climat. Parfois on peut trouver dans ses créations des jardins botaniques, destinés à éduquer, des jardins alpins, comme à Verrières, destinés à familiariser avec cette

flore des Alpes si riche et intéressante. Il introduisait également des roseraies, comme chez Madame Pommery à Reims, à l'Est de Paris, afin de faire mieux connaître ce végétal qu'il avait eu à développer sous toutes ses formes dans le jardin de Jules Gravereaux à L'Haÿ-les-Roses en région parisienne, en 1899, exclusivement dédié à ce végétal et dont la classification scientifique fait encore référence aujourd'hui. Cette démarche montre combien il est resté sensible à la dimension horticole du jardin, même s'il l'inscrivait dans une structure qui avait elle-même toute sa place, où les vallonnements, les percées, l'eau, l'inscription dans le grand paysage constituaient une préoccupation majeure. L'enseignement de « l'art des jardins et des serres » qu'il prodigua à l'Ecole Nationale Supérieure d'Horticulture de Versailles de 1892 à 1906 (et que son fils reprendra par la suite jusqu'en 1936) le mettait en contact avec les jeunes générations de professionnels, dont certains furent appelés à le suivre dans son agence et sur ses chantiers à travers le monde, faisant essaimer le modèle français, cette fameuse « Ecole André » que l'on retrouvera jusqu'en Amérique du Sud, à travers les paysagistes Thaïs et Racine, ou au Japon, avec Henry Martinet qui dessina un parc public à Tokyo.

A propos de l'Exposition et du Congrès de 1869

Edouard André s'émerveille de la qualité des présentations de végétaux russes, des plantes forcées dont fleurs et feuilles sont de grande qualité, en particulier les roses. Il s'étonne de voir des plantes de plein air dans nos contrées cultivées avec soin dans des serres à Saint-Pétersbourg. Il rend hommage aux exposants belges et surtout au grand lauréat Jean Linden qui présente des nouveautés de plantes tropicales nombreuses et magnifiques et remporte tous les grandes médailles. Il entrevoit beaucoup d'avenir pour l'horticulture russe, en particulier pour les obtentions de végétaux vigoureux, résistants et productifs, par exemple pour la pomme. Mais il trouve que l'horticulture n'a pas encore franchi les barrières sociales et qu'elle est encore « un passe-temps de grand-seigneur ». Il est très intéressé par la flore russe, arbres et arbustes, plantes aquatiques ainsi que les plantes à beau feuillage pouvant supporter les rudes climats nordiques et pense que c'est la tâche des horticulteurs russes de l'avenir que de parvenir à les définir de façon précise. De même il est intéressé par les résultats des explorations botaniques en Russie et en Sibérie, car il pense que ces végétaux doivent être parfaitement rustiques sous le climat du nord de la France. Là se retrouve l'une des préoccupations majeures d'Edouard André « car la flore rustique de nos jardins trouvera toujours plus d'amateurs sympathiques que les brillants végétaux de serre chaude à culture difficile et coûteuse », préoccupation qu'il partage avec son collègue et ami d'Angleterre, William Robinson.

Il s'intéresse également aux collections de légumes séchés, de fruits forcés, de fruits conservés, toutes choses qui peuvent améliorer l'alimentation populaire.

S'il était l'un des 12 secrétaires retenus pour la structuration du congrès, au titre de « Edouard André, jardinier principal de la Ville de Paris, à Passy », invité à représenter librement la France, en l'absence de représentants officiels, il intervint lors de la 2^e séance, le 21 mai 1869, dont le président de séance était Pr. Hooker, de Kew. La question de l'amélioration des races de plantes cultivées était à l'ordre du jour. Lui-même a parlé sur l'aspect pratique de l'amélioration des plantes potagères : « pour provoquer des déviations importantes et améliorantes dans les plantes sauvages, il faut produire un premier ébranlement de l'espèce », citant les expériences passées de M. Vilmorin sur la carotte sauvage, reprises par Carrière sur le radis sauvage, avec la sélection de graines et des semis à contre-saison. Il cite un troisième moyen : la fécondation intervertie, en rappelant les expériences concluantes de Darwin, et qui s'avère constant : vigueur extraordinaire de la plante obtenue par le mélange des pollens de

diverses fleurs du même sujet. Edouard André pense que ces trois procédés mis en œuvre permettront en peu d'années d'améliorer diverses espèces de légumes encore sauvages. Sans doute serait-il intéressant de reconsidérer cette démonstration à la lumière de nos connaissances du XXI^e siècle en la matière!

Il livre avec minutie ses observations faites lors des nombreuses visites des parcs impériaux et grand-ducaux auxquels les différents membres du congrès ont été conviés, et une fois le congrès terminé, Edouard André décide de parcourir la Russie du nord au sud, du lac Ladoga en Crimée, environ du 60° au 45° de latitude nord, avec un compagnon de voyage, afin de découvrir par lui-même les différentes régions de ce grand pays et le mieux comprendre. Il est intéressé par les paysages, les variations, les transitions végétales, pédologiques, les données humaines, ethnographiques. Il roule « dans un wagon confortable de la *grande société* des railways russes » vers le sud-est, ce qu'il appelle la Russie proprement dite.

Le 25 mai, début du voyage dans le sud. 1^{er} arrêt : Serpukoff, sur la ligne Orel-Koursk. Edouard André et son compagnon, dont le nom ne sera jamais mentionné, sont accueillis par un attelage à 4 chevaux de l'émissaire du comte Orloff-Davidoff, qui les conduit à Otrada, l'une des 60 propriétés du comte, dans les environs de Moscou.

« Le comte m'envoyait là pour la transformation de son palais, placé dans une vallée charmante arrosée par la Laspana, affluent de l'Oka, qui lui-même se jette dans la Volga à Nijni-Novgorod. La magnifique terre d'Otrada, située à 90 verstes au sud-est de Moscou, est la principale curiosité de la région. Palais construit par l'aïeul du comte actuel, sous le règne de Catherine II, grâce à sa munificence. Le parc réservé, 500 hectares environ, est traversé par la rivière dans toute sa largeur. Admirables futaies plusieurs fois séculaires, délicieuse oasis dans le désert infini des plaines qui l'entourent ».

A Otrada, un jardinier anglais, M. Finlay, envoyé par les Veitch, de Chelsea, s'est avéré excellent : les jardins et les serres sont très bien tenus, ses cultures forcées sont remarquables. Les fruitiers sont en caisses et rentrés l'hiver. Peu de taille à effectuer dans ces conditions extrêmes, à part la taille des « bois confus ». On les sort au midi dès le printemps.

La commande du comte Orloff à Edouard André : « transformation des tracés du grand parc, des modifications importantes sur toute la surface de la propriété, dans l'agencement des eaux, des jardins autour du palais, l'achèvement des serres et l'adjonction de nouvelles pièces de terrain à la partie ornementale du parc ».

Nous ne pouvons savoir ce qui a été réalisé en vérité car lors de la rédaction de ce passage, les travaux n'avaient pas encore commencé : ils devaient commencer après l'hiver.

Dans cet ouvrage, il analyse la végétation et le sol de cette propriété, à laquelle il trouve des qualités et des profondeurs d'humus extraordinaires, dont la flore offre des particularités remarquables ; il cite un grand nombre de végétaux rencontrés, « une moisson de bonnes plantes » ! Il s'étonne devant l'immense rucher d'Otrada, de 70 ruches, tout à fait remarquable et qu'il décrit minutieusement, ainsi que les plantations avoisinantes d'arbres et de plantes mellifères, et dont un homme a la charge exclusive. A partir de l'observation de ce domaine, il se livre à une analyse du système des pratiques rurales, avec l'assolement triennal, les sociétés coopératives de pasteurs, et le système électif, l'exercice de la justice etc.

Nous aimerions avoir des informations précises sur la situation actuelle de ce lieu. Nous avons seulement pu lire qu'il a été inclus en 2006 dans la liste des monuments les plus en danger dans le monde par le *World's Monument Fund*.

Une autre allusion au comte Orloff se trouve dans *Un mois en Russie*, p. 250, à propos de l'élevage de brebis mérinos des fermes modèles à la manière anglaise, organisées dans le midi de la Russie. En effet, il apparaît que le comte Orloff était l'un des plus ardents défenseurs du progrès agricole en Russie, où ses domaines immenses étaient disséminés sur soixante points différents du territoire.

Tout au long de son périple, Edouard André se livre à des observations de géographie humaine qui démontrent son intérêt pour de nombreux aspects de la vie dans les contrées parcourues, sans jamais oublier les données horticoles, agricoles et l'analyse du paysage.

Les notes du voyage d'Edouard André s'arrêtent à Odessa et à la Crimée car son périple s'est trouvé écourté par un télégramme qui le rappela en toute hâte à Paris où l'attendaient ses devoirs professionnels : il parcourut au plus vite les étapes vers la France via la Turquie, la Hongrie et l'Allemagne du Sud.

L'intérêt qu'a manifesté Edouard André tout au long de ce premier voyage en Russie a eu des prolongements ; nous pouvons voir dans ses listes de travaux qu'il est intervenu en Crimée dans le parc de Kekenis, pour la famille Kokoreff, chantier que René André cite dans son carnet de rendez-vous de 1903. Nous savons que l'historienne des jardins Alla Vronskaya a effectué des recherches en Ukraine où ce lieu est maintenant situé et nous aimerions en connaître les résultats. Par ailleurs, Edouard André en eut des retombées plus lointaines : Albert Hübner, fondateur de la Manufacture d'Indiennes à la Taganka, installé pendant de longues années à Moscou, sans doute rencontré lors de son premier séjour, commanda à Edouard André l'aménagement de sa propriété d'Ebenrain à Sissach en Suisse en 1873, lorsqu'il dut quitter la Russie pour des raisons de santé. Ce parc figure dans le *Traité* d'Edouard André, illustré par une planche en couleurs.

Tous ces éléments ont suscité notre enthousiasme à l'idée de venir à notre tour découvrir ce grand pays ami des jardins, avec aussi l'espoir de faire rejaillir de nouvelles données qui nous seraient inconnues à propos d'Edouard André, en cette période de préparation de la célébration du centenaire de la mort de ce paysagiste qui a contribué par ses œuvres au rayonnement culturel de la France. Un tel patrimoine doit être plus que jamais sauvegardé. Nous sommes sûrs que les paysagistes russes pourront grandement y contribuer.